

LE DOSSIER DE PRESSE DE LA PORTE ÉTROITE

(suite) ¹

126-V-5

FRANCIS JAMMES

(*L'Occident*, n° 92, juillet 1909, pp. 16-25)

En 1905, « Francis Jammes avait joint ses efforts à ceux de Claudel [*pour convertir Gide au catholicisme*], mais n'avait réussi qu'à indisposer son ami [...]. Gide s'efforçait de persuader Francis Jammes qu'il était désormais inutile d'essayer de l'attirer vers le catholicisme [...]. Depuis ce moment, l'intimité entre les amis n'avait fait que décroître. Selon un conseil de prudence formulé par Francis Jammes lui-même, ils bornaient maintenant leurs lettres aux sujets d'ordre littéraire ou familial, bannissant toute considération religieuse et philosophique. Pourtant, le 13 mai 1909, au cours du repas qui les réunit à Paris, ils enfreignirent cette règle et s'entretenirent du nouveau roman de Gide, *La Porte étroite*, que venait de révéler *La Nouvelle Revue Française*. Francis Jammes, n'en doutons pas, félicita l'auteur d'avoir enfin écrit un livre où la vertu se trouvait glorifiée. Cette preuve de bonne volonté méritait une récompense. Et ce fut, deux mois plus tard, un article enthousiaste que *L'Occident* publia et dont André Gide se montra reconnaissant. » (Robert Mallet, *Francis Jammes, sa vie, son œuvre*, Paris : Mercure de France, 1961, pp. 258-9). Ces pages (dont Gide écrivit à Jammes qu'elles « ont été pour beaucoup de lecteurs non seulement révélatrices mais leur ont donné à leurs yeux comme une permission de m'aimer » [lettre inédite, été 1909, citée *ibid.*]) ont été reproduites par Robert Mallet dans l'appendice de son édition de la *Correspondance Jammes-Gide*, pp. 304-11.

LA PORTE ÉTROITE

I

On crut, ou l'on feignit de croire longtemps que sur un glacier il glissait solitaire ; qu'il n'entendait rien que lui-même et ne voyait rien que son ombre sur ce miroir qui réfractait tout le prisme d'une pensée changeante comme une aurore boréale. Et ceux qui s'aventuraient jusque dans ces déserts illuminés montraient un étrange dédain pour ces courbes idéales décrites par les ai-

¹ V. les quatre premiers articles de ce Dossier dans les n°s 33, 35, 38 et 42 du BAAG (par Henri Ghéon, Albert Thibaudet, Lucien Maury et Rachilde).

les d'acier de ses patins.

Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui

murmuraient-ils. Et ils semblaient désirer que sur ces plaines de cristal où mourut Philoctète, au moins quelque fleur nourrie de neige se montrât. Un narcisse naquit sur cette magnificence stérile. Mais ceux-là même qui avaient réclamé passèrent sans vouloir voir et dirent : «Ce n'est pas assez d'une fleur, ce paysage manque encore de vie.»

Et Gide serra sur son cœur ce narcisse odorant qui valait une flore, et conduisit ses délateurs dans la plus riante des vallées. «Ce n'est pas assez, dirent-ils, ces corolles sont trop froides et nous sentons passer sur elles les ombres de Jean-Jacques et de M^{lle} de Lamercier.»

Cependant ces corolles alpestres étaient merveilleuses et mêlées de bouquets de pommier normand avec leurs feuilles.

Ces jaloux alors voulurent des fruits, se disant que peut-être ils ne mûriraient pas à une telle hauteur. Et il leur donna des fruits vivants et colorés plus rouges que des tomates, plus bleus que des prunes, plus violets que des aubergines, plus jaunes que des citrons.

Les fruits n'eurent guère plus de succès que les fleurs.

Et le poète s'en fut alors dans le désert pour donner raison à ses ennemis et secouer la poussière de sa sandale sur une terre qui leur ressemblât. Mais là encore des *fruits*, des *fleurs*, des *feuilles* et des *branches* naquirent sous ses pas et, dans de spacieux mirages on put entendre les séguias répondre aux flûtes d'Amyntas.

II

Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches

Et puis voici mon cœur qui ne bat que pour vous.

Ne le déchirez pas avec vos deux mains blanches

Et qu'à vos yeux si beaux l'humble présent soit doux.

Puisque vous les entendez du haut du ciel, Muse Alissa, ce sont ces vers du pauvre Lélian qu'il convient d'inscrire en tête de cette *Porte étroite* si belle que si le V^e livre des *Confessions* n'existait pas, c'est elle que je voudrais à sa place. Il n'est pas d'histoire mieux écrite depuis les classiques : nul aujourd'hui plus que son auteur n'allie cette patience à cette sensibilité. Voici enfin un livre qui est fait, et si bien que je doute qu'il se défasse. *Il est le rameau «concentré»* d'une culture exceptionnelle, la plus pure essence du cœur et de l'esprit de Gide, la cueille la plus choisie et la plus mûre qu'il puisse offrir dans ce panier sans défaut, à celle qui, au temps des narcisses, porta ce nom, Emmanuèle, et qui, à la saison de la vendange, revêt ce nom plus ardent, Alissa.

C'est elle autour de qui tourne l'ombre du livre comme l'ombre de tout un parc autour d'une source pure et harmonieuse. Décrire la beauté du parc tout entier est impossible ici, il me faudrait présenter chaque feuille, et le livre en

compte trois cents. Je ne m'occuperai donc que de la source qui, tour à tour, mire chacune d'elles.

III

Dans l'herbeuse Normandie, j'ai moi-même jadis vu cette Alissa. Elle écrivait dans un salon dont l'ombre austèrement familiale se tramait de longs rayons. Je me souviens qu'un nid de guêpes vide pendait au mur. Qu'importe ce détail ? Mais peut-être que Jérôme avait plus d'une fois médité sur ce nid et comparé la vie d'Alissa à cette ruche desséchée, à ces cellules étroites d'où le miel est absent.

L'Alissa que je vis ce jour-là était semblable à celle que je retrouve dans le livre dont elle fait le sujet. Je ne fais qu'emprunter à son peintre la couleur et les traits de celle dont il a fixé l'image, si saintement, si sobrement que mon œil dépassant un si gracieux objet en cherche le modèle. Et si j'avais laissé le bras allongé d'Alissa debout, retenir quelque livre, c'eût été, en effet, celui où la Béatrix, parmi les primevères et l'éclat de l'eau bleue, honore la théologie.

Qu'Alissa Bucolin fût jolie, c'est ce dont je ne savais m'apercevoir encore ; j'étais requis et retenu près d'elle par un charme autre que celui de la simple beauté. Sans doute elle ressemblait beaucoup à sa mère ; mais son regard était d'expression si différente que je ne m'avisai de cette ressemblance que plus tard. Je ne puis décrire un visage ; les traits m'échappent et jusqu'à la couleur des yeux ; je ne revois que l'expression presque triste déjà de son sourire et que la ligne de ses sourcils, si extraordinairement relevés au-dessus des yeux, écartés de l'œil en grand cercle. Je n'ai vu les pareils nulle part... Si pourtant : dans une statuette florentine de l'époque de Dante ; et je me figure volontiers que Béatrix enfant avait des sourcils largement arqués comme ceux-là. Ils donnaient au regard, à tout l'être, une expression d'interrogation à la fois anxieuse et confiante, — oui, d'interrogation passionnée. Tout, en elle, n'était que question et qu'attente... Je vous dirai comment cette interrogation s'empara de moi, fit ma vie.

Elle était au fond du verger, cueillant au pied d'un mur bas les chrysanthèmes qui mêlaient leur parfum à celui des feuilles mortes de la hêtraie. L'air était saturé d'automne. Le soleil ne tiédissait plus qu'à peine les espaliers, mais le ciel était orientalement pur. Elle avait le visage encadré, caché presque au fond d'une grande coiffe zélandaise qu'Abel lui avait rapportée de voyage et qu'elle avait mise aussitôt. Elle ne se retourna pas d'abord à mon approche, mais un léger tressaillement qu'elle ne put réprimer m'avertit qu'elle avait reconnu mon pas ; et déjà je me raidissais, m'encourageais contre ses reproches et la sévérité qu'allait faire peser sur moi son regard. Mais lorsque je fus assez près, comme craintivement, je ralentissais déjà mon allure, elle, sans d'abord tourner le front vers moi, mais le gardant baissé comme fait un enfant boudeur, tendit vers moi, presque en arrière, la main qu'elle avait pleine de fleurs, semblant m'inviter à venir. Et comme, au contraire, par jeu, à ce geste je m'arrêtais, elle, se retournant enfin, fit vers moi quelques pas, relevant son visage et je le vis plein de sourire. Éclairé par son regard, tout me parut soudain de nouveau simple, aisé, de sorte que sans effort et d'une voix non changée, je commençai :

— C'est ta lettre qui m'a fait revenir.

— Je m'en suis bien doutée, dit-elle, puis émoussant par l'inflexion de sa voix l'aiguillon de sa réprimande : et c'est bien là ce qui me fâche. Pourquoi as-tu mal pris ce que je disais ? C'était pourtant bien simple.

IV

Alissa est aimée de son cousin Jérôme qu'elle aime aussi. Il veut l'épouser. Elle partage ce désir d'abord, puis elle élude l'engagement parce que, dévouée à la douleur d'un père dont le cœur est brisé, attentive à l'âcre passion d'une sienne sœur plus éprise de Jérôme qu'apte à le comprendre, Alissa a commencé de s'engager dans la voie du sacrifice.

Renoncer pour Dieu à son humaine inclination toute embaumée pourtant de lilas, de roses et de fruits, toute enchantée de rossignols, toute charmée de paysages, semble à la jeune fille le point essentiel de l'immolation d'elle-même. Et plus elle va souffrir, plus elle va juger son effort héroïque, sa macération complète, son cilice rude, sa discipline déchirante, et le tout plus digne de Celui qui but jusqu'au fond le calice. Et rien n'est plus poignant pour Jérôme et pour nous, à qui il les fait ressentir, que ces incertitudes d'Alissa, ces espoirs qui renaissent pour mourir encore, qui affolent, irritent, laissent l'âme en face de l'âme qu'elle veut conquérir et qui se refuse par à-coups. Et qui se refuse à la fin (c'est du moins l'orgueil de Jérôme qui le croit) non pas tant pour ce motif concret, la vraie vocation, que pour ces raisons abstraites, que, pour un peu, Jérôme toujours, qualifierait d'états morbides.

Il est vrai que l'énervement de Jérôme est bien logique et, je le dis ici sans presque d'ironie, quand on se montre tel qu'à nous il se montre, si grand poète et si grand amoureux, si plein de vertus, faisant de tout son livre une allée de tilleuls, de plaintes et de langueurs, nous donnant en un mot la preuve de lui-même, on ne s'étonne pas qu'il se vexe de voir Dieu lui être préféré.

Comme tout homme dont l'idée devient un peu fixe, Jérôme, qui tient pour un mal l'état de sa cousine, en veut illuminer, scruter et déterminer les secrètes causes et voici qu'il pense avoir trouvé deux coupables : saint Luc et M. le pasteur Vautier.

« Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite » est un texte de l'Évangile que M. le pasteur Vautier a l'imprudence de commenter devant Alissa au lendemain d'une triste aventure dont la mère de la jeune fille a été la victime inconsidérée.

Dans la petite chapelle, il n'y avait ce matin-là pas grand monde. Le pasteur Vautier, sans doute intentionnellement, avait pris pour texte de sa méditation ces paroles du Christ : « Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite. »

Alissa se tenait à quelques places devant moi. Je voyais de profil son visage ; je la regardais fixement, avec un tel oubli de moi qu'il me semblait que j'entendais à travers elle ces mots que j'écoutais éperdument. Mon oncle était assis à côté de ma mère et pleurait.

Le pasteur avait d'abord lu tout le verset : « Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car la porte large et le chemin spacieux mènent à la perdition, et nombreux sont ceux qui y passent ; mais étroite est la porte et resserrée la voie qui conduisent à la Vie, et il en est peu qui les trouvent. » Puis, précisant les divisions du sujet, il parlait d'abord du chemin spacieux... L'esprit perdu et comme en rêve, je revoyais la chambre de ma tante ; je voyais ma tante étendue, riante ; je revoyais le brillant offi-

cier rire aussi... et l'idée même du rire, de la joie se faisait blessante, outrageuse, devenait comme l'odieuse exagération du péché !...

«Et nombreux sont ceux qui y passent», reprenait le pasteur Vautier ; puis il peignait et je voyais une multitude parée, riant et s'avançant folâtement, formant cortège où je sentais que je ne pouvais, que je ne voulais pas trouver place, parce que chaque pas que j'eusse fait avec eux m'aurait écarté d'Alissa.

Et le pasteur ramenait le début du texte, et je voyais cette porte étroite par laquelle il fallait s'efforcer d'entrer. Je me la représentais, dans le rêve où je plongeais, comme une machine à macérer, une sorte de laminoir où je m'introduisais avec effort, avec une douleur extraordinaire où se mêlait pourtant un avant-goût de la félicité du ciel. Et cette porte devenait encore la porte même de la chambre d'Alissa ; pour entrer, je me réduisais, me vidais de tout ce qui subsistait en moi d'égoïsme. «Car étroite est la voie qui conduit à la Vie», continuait le pasteur Vautier, et par-delà toute macération, toute tristesse, j'imaginai, je ressentais une autre joie, pure, mystique, séraphique et dont mon âme déjà s'assoiffait. Je l'imaginai, cette joie, comme un chant de violon à la fois presque strident et tendre ; comme une flamme aiguë où le cœur d'Alissa et le mien s'épuisaient. Tous deux nous avançons, vêtus de ces vêtements blancs dont nous parlait l'Apocalypse, nous tenant par la main et regardant un même but... Que m'importe si ces rêves d'enfant font sourire ! Je les redis sans y changer. La confusion qui peut-être y paraît n'est que dans les mots et dans les imparfaites images pour rendre un sentiment très précis.

— «Il en est peu qui la trouvent», achevait le pasteur Vautier. Il expliquait comment trouver la porte étroite.

— «Il en est peu.» Je serais de ceux-là... J'étais parvenu vers la fin du sermon à un tel état de tension morale que, sitôt le culte fini, je m'enfuis sans chercher à voir ma cousine, par fierté, voulant déjà mettre mes résolutions (car j'en avais pris) à l'épreuve et pensant la mieux mériter en m'éloignant d'elle aussitôt.

De ce jour, nous laisse entendre Jérôme, Alissa rêve de mourir au monde pour vivre dans cet Amour parfait sans lequel aucun amour n'est vivifié, pas même celui de Jérôme qui est pourtant le plus délicat et le plus fervent des martyrs, et aussi le plus habile quand il détaille son supplice à des chrétiens. Et quand Alissa le fait à ce point souffrir, nous criions presque à l'ingratitude, évoquant le passage du livre où il l'a consolée, toute petite fille, et prise chaste dans ses bras parce qu'elle pleurait à genoux. Et nous oublions un peu en ces moments, tant est beau le sanglot de Jérôme et tant il plaide bien sa cause contre celle qu'il adore, de quelle suprême beauté se revêtent chez la jeune fille le désir de la rédemption maternelle opérée par elle, et la volonté de prendre exemple sur le mal pour s'impressionner en vertu. Conception bien haute ! Et que soupçonne sans l'approfondir le rusé Jérôme qui préfère penser que pour une âme compliquée, raffinée et nerveuse, le chagrin est l'ombre nécessaire de la joie.

V

Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite.

C'est donc autour de ce thème que tout le drame intime se déroule. Quelque grand amour qu'Alissa porte à Jérôme, elle n'y veut pas céder, même quand cette sœur dont j'ai parlé la libère en se mariant ; et pas même quand

le père auquel elle s'est dévouée est mort ; et pas davantage quand son cousin l'a rassurée sur le scrupule qui la faisait se croire trop âgée pour cette union tant désirée par lui. C'est quand elle est le plus libre qu'elle se sent le plus enchaînée, et quand sa main est le moins retenue que le moins elle l'abandonne.

Tant que Jérôme est loin d'elle, que la seule pensée qu'enferme l'Écriture les réunit, l'amour d'Alissa s'exalte dans le plus sublime langage ; il nous semble qu'elle va céder et que le retour de son ami ne sera pas assez précipité. Mais sitôt qu'il est revenu auprès d'elle :

Mon ami, quel triste revoir ! Tu semblais dire que la faute en était aux autres, mais tu n'as pu t'en persuader toi-même. Et maintenant je crois, je sais qu'il en sera toujours ainsi. Ah ! je t'en prie, ne nous revoyons plus !

Pourtant, quelles lettres passionnées ne lui avait-elle pas dédiées alors qu'en Italie il fuyait son mal et le cher pays d'où elle lui écrivait :

Cher Jérôme,

Je fonds de joie en te lisant. J'allais répondre à ta lettre d'Orvieto, quand, à la fois, celle de Pérouse et celle d'Assise sont arrivées. Ma pensée se fait voyageuse. Mon corps seul fait semblant d'être ici ; en vérité je suis avec toi sur les blanches routes d'Ombrie ; avec toi je pars au matin, je regarde avec un œil tout neuf l'aurore... Sur la terrasse de Cortone, m'appelais-tu vraiment ? Je t'entendais. On avait terriblement soif dans la montagne au-dessus d'Assise ! Mais que le verre d'eau du franciscain m'a paru bon !... O mon ami, je regarde à travers toi chaque chose. Que j'aime ce que tu m'écris à propos de saint François ! Oui, n'est-ce pas, ce qu'il faut chercher, c'est une exaltation, et non point une émancipation de la pensée. Celle-ci ne va pas sans un orgueil abominable. Mettre sa volonté non à se révolter mais à servir...

Les nouvelles de Nîmes sont si bonnes qu'il me paraît que Dieu me permet de m'abandonner à la joie. La seule ombre de cet été, c'est l'état de mon pauvre père ; malgré mes soins, il reste triste ou plutôt il retrouve sa tristesse dès l'instant que je l'abandonne à lui-même et il s'en laisse toujours moins aisément tirer. Toute la joie de la nature parle autour de nous une langue qui lui devient étrangère ; il ne fait même plus effort pour l'entendre. Miss Ashburton va bien. Je leur lis à tous deux tes lettres, ce qui nous donne de quoi causer pour trois jours ; alors arrive une lettre nouvelle.

Robert nous a quittés avant-hier ; il va passer la fin des vacances chez son ami R. dont le père dirige une ferme modèle. Certainement, la vie que nous menons ici n'est pas bien gaie pour lui. Je n'ai pu que l'encourager dans son projet, lorsqu'il a parlé de partir.

J'ai tant à te dire ; j'ai soif d'une si inépuisable causerie. Parfois je ne trouve plus de mots, d'idées distinctes, — ce soir j'écris comme en rêvant — gardant seulement la sensation presque oppressante d'une infinie richesse à donner et à recevoir.

Comment avons-nous fait durant de si longs mois, pour nous taire ? Nous hivernions sans doute. Oh ! qu'il soit fini pour jamais, cet affreux hiver de silence ! Depuis que te voilà retrouvé, la vie, la pensée, notre âme ; tout me paraît beau, adorable, fertile inépuisiblement...

Ah ! c'est que, lorsqu'elle poussait de tels cris passionnés, si hauts qu'ils ne pouvaient plus ensuite redescendre de ce que la mystique appelle *la cime de l'âme*, c'est que la présence de Jérôme n'empêchait pas leur écho de se répercuter jusqu'au ciel. Jérôme ne jetait plus d'ombre sur la cellule de ce cœur, si sainte que l'absence seule du bien-aimé y était admise afin que rien ne fût en-



Cuerville. Le salon.

(Photo Franco Vercelotti, Milan)

levé à Dieu, qu'il l'emplît toute et purifiât ce qu'il y avait de trop fumeux sur la paroi.

VI

Mais c'est dans les fragments du journal intime d'Alissa, placés à la fin du livre, que nous voyons se consommer le sacrifice. Je ne pense pas que jamais la douleur passionnée ait marché à la suite de Dieu sur de plus féroces épines. C'est une série de sursauts et de convulsions de l'âme après ce dépouillement de luxe, d'art et de littérature qui navre d'autant plus Jérôme qu'il lui est désormais impossible de suivre son héroïne à une telle hauteur. Il ne saisit plus — car la raison et l'intérêt comme un vautour le déchirent — il ne saisit pas cette brise infinie que le prophète Élie sentait passer sous son manteau et qui soulève de la face d'Alissa le grand voile de la mort religieuse. Alors, ne comprenant plus, il veut tourner en dérision le titre et l'épigraphe de son livre : « Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite. » Mais l'écriteau déjà placé sur la croix n'a pas lésé la royauté de Dieu. La hauteur même de la souffrance chrétienne défie un trop humain prosélytisme. Le texte demeure dans son intégrité. *Efforçons-nous d'entrer par la porte étroite*. L'amour d'Alissa est plus fort que l'amour de Jérôme puisqu'elle en triomphe et que la mort la défend. Car, dans une si terrible lutte, la pauvre âme succombe, et le corps. Rien n'est plus chargé de sang et de larmes que cette histoire si ce n'est la vie. Je ne saurais sans respect toucher au chef-d'œuvre de l'un de nos plus grands écrivains encore que je considère, en catholique romain, qu'Alissa ainsi immolée brille d'une beauté incomparablement plus belle, de cette beauté dont rayonne la Béatrix dans sa théologique robe verte.

127-V-6

PAUL SOUDAY

(L'Opinion, 24 juillet 1909)

Nous avons déjà reproduit quatre articles de Paul Souday, sur *Les Faux-Monnayeurs*, *Si le grain ne meurt*, *Les Caves du Vatican* et *La Symphonie pastorale*. A la différence de ceux-ci, son compte rendu de *La Porte étroite* n'a pas été recueilli par le célèbre critique dans son *André Gide* de 1927 où, dans le premier chapitre intitulé « Les premiers livres d'André Gide », le récit de 1909 ne fait l'objet que d'un paragraphe (p. 17) :

« *La Porte étroite* nous ramène à l'ascétisme, dont nous avons vu les sources dans *André Walter*. L'héroïne, Alissa Bucolin, jeune protestante, aime son cousin Jérôme et en est aimée : mais elle ne l'épousera pas, elle ne sera jamais à lui, par volonté de renoncement et aspiration à la perfection spirituelle. Le livre est d'une qualité rare, mais un peu décevant, parce que cet ardent piétisme d'Alissa Bucolin ne s'exprime point avec le lyrisme qui conviendrait à un sentiment si puissant, mais dans une langue abstraite, rigide et glacée. C'est très curieux. »

ANDRÉ GIDE : LA PORTE ÉTROITE

Le roman de M. André Gide — l'auteur des *Cabiers d'André Walter* — contraste vivement avec celui de M. Paul Margueritte, et il est d'un ordre bien supérieur. Mais il tombe dans l'excès contraire. C'est un roman d'analyse, qui présente un cas singulier, très intéressant, bien qu'évidemment exceptionnel, surtout à notre époque. Une certaine froideur, une sorte de rigidité schématique, est le défaut de ce livre, d'ailleurs extrêmement distingué. J'adressais l'autre jour le même reproche — et le même éloge — à la nouvelle historique de M. Pierre Lasserre, *Henri de Sauvelade*. Il serait fâcheux que ceux de nos jeunes écrivains qui sont dans la bonne voie permettent à une espèce de réserve ou de timidité littéraire de les paralyser à demi, de refréner l'expansion de leur sensibilité qui, pour être gouvernée par les idées, n'en doit pas être moins vive ni moins communicative. En ce qui concerne M. André Gide, cette lacune est d'autant plus regrettable qu'elle semble impliquer une erreur de psychologie.

Cette *Porte étroite*, qui porte un épigraphe tiré de l'évangile selon saint Luc, est une étude d'ascétisme religieux. Jérôme Palissier, jeune protestant, aime sa cousine Alissa Bucolin, et il en est aimé. Cependant, ils ne se marieront pas, ils ne s'uniront jamais ; et c'est un journal posthume d'Alissa qui rassurera Jérôme sur la réalité de cet amour, dont il avait pu douter, puisqu'elle est morte sans y avoir cédé. Pourquoi a-t-elle usé de tant de prétextes pour l'éloigner et le décourager, pour éluder le bonheur qu'ils souhaitaient tous les deux ? Par piété exaltée, par aspiration à la sainteté, à la perfection spirituelle, par volonté de renoncement et de sacrifice à Dieu.

Laissons les plaisantins, les primaires et les Gaudissarts crier à l'invéraisemblance ou à la sottise ! La flamme du mysticisme n'est pas éteinte. On a connu de telles âmes ; on en peut connaître encore. Elles ont une noblesse qui commande le respect et l'admiration ; elles goûtent des joies austères qui exciteraient peut-être l'envie, si l'on était capable de les imiter. L'amour de Dieu les embrase d'une fièvre sublime, qui dépasse toutes celles de l'amour profane.

Malheureusement, M. André Gide n'a pas cette éloquence passionnée, ni cette tendre émotion, qui rendent si merveilleux — et si intelligibles — les ouvrages des grands mystiques ; d'une sainte Thérèse ou d'un Pascal. M. André Gide ne vibre pas ; il est glacé, et même un peu morose. Son héroïne cite les Écritures, Jérémie, saint Luc, etc... Mais elle semble débiter un prêche de quakeresse, au lieu d'être dévorée par la folie de la Croix. A cause de ce ton gourmé, on est tenté, par instants, de la juger inhumaine, plutôt que surhumaine. Elle désoblige un peu, et surtout on la comprend mal. Contre un sentiment comme son amour pour son cousin, seul un autre sentiment encore plus puissant peut lutter. Elle l'indique, elle ne l'exprime pas. Elle répète le mot de saint François d'Assise : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! *e non altro !* ». Il fallait développer ! Son cœur brûle, évidemment, car une sèche et discutable notion de devoir ne suffirait pas à expliquer son immolation ; mais son langa-

ge reste aride et compassé. M. André Gide a oublié qu'il y a des sujets où le lyrisme est une forme de l'exactitude.

128-V-7

A. M. DE SAINT-HUBERT

(*L'Art Moderne*, 29^e année, n^o 42,
17 octobre 1909, pp. 327-8)

Paru en tête de ce numéro de *L'Art Moderne*, la «revue critique hebdomadaire» bruxelloise qu'avaient fondée en 1881 Edmond Picard et Octave Maus, cet article est signé «L. S^t-H.» — c'est-à-dire *Loup Saint-Hubert*, qui n'est autre que M^{me} Émile Mayrisch, née Aline de Saint-Hubert, dite «Loup», la grande amie de la Petite Dame. Rappelons qu'elle avait, en 1903, dans la même revue, publié un article sur *L'Immoraliste* qui avait beaucoup plu à Gide (v. BAAG n^o 20, octobre 1973, pp. 17-21).

A PROPOS DE LA PORTE ÉTROITE

Die garstige Prätention auf Glück.
NIETZSCHE.

Après le trouble et troublant *Immoraliste*, le ton simple, familial et quasi édifiant de *La Porte étroite* a dû rassurer certains lecteurs peu soucieux d'aventures. D'aucuns sans doute auront cru à un retour en arrière, à une espèce de conversion. Qu'ils y regardent d'un peu plus près ; ils verront qu'au contraire ce roman est l'exacte balance du précédent, sa contre-partie logique, et d'une certaine façon sa démonstration par l'absurde.

La violence des passions, le pathétique de l'égarement y sont masqués par une sorte de familiarité aristocratique, par je ne sais quoi de légèrement suranné dans le ton, de passé dans la teinte. L'accent y est si mesuré, les proportions à tel point équilibrées qu'au premier abord il paraît tout en douceur et en mélancolie, et qu'il faut le pénétrer pour en percevoir la véhémence et la profondeur dramatique, pour saisir la douloureuse insolubilité du problème non tant proposé qu'involontairement soulevé. Y voir uniquement le procès de l'idéal chrétien serait sans doute un peu court. Certes, une psychologie comme celle d'Alissa ne saurait être comprise que comme l'aboutissement d'une longue série chrétienne. Mais n'est-ce pas par une disposition plus foncière de son âme que l'éducation protestante agit sur elle de cette façon spéciale ? Elle est de ces natures qui ne trouvent leur beauté totale, leur entéléchie, que dans le sacrifice, et qui, si la vie ne leur en propose pas, recourent à la mutilation volontaire. Ames fortes à la fois et désarmées, il semble qu'elles manquent de cette puissance constructive qui répare les organes, ferme les blessures, refait la vie avec ses débris mêmes, du grand principe d'oubli que l'instinct porte en lui. (Serait-ce pour cette raison qu'une pareille disposition nous paraît moins contre nature chez l'homme que dans la femme, par essen-

ce terrain passif et patient où se reconstitue continuellement la vie, désagrégée par l'individualisme masculin ?)

Des natures comme celle d'Alissa sont désorbitées par leur noblesse même ; la pureté de leur métal les rend impropres à la résistance. Ne nous y trompons pas, il n'est point, pour une Alissa, de développement normal. Certes, le désenchantement de sa jeune âme fut atroce. Mais qui de sensible n'a été, avant l'âge, désabusé d'aucune foi ? Cette douce jeune fille est en révolte contre ce qu'il y a de plus féminin dans sa nature, contre justement cet attachement à l'individu, cette compréhension du particulier, cet amour passionné de l'être défini, limité et relatif qui est le propre du cœur des femmes. Elle veut embrasser l'universel, ses forces n'y suffisent pas, et elle trompe par de subtils sophismes sa logique. Sa vertu même, sa profonde honnêteté, son innocence de toute attitude la desservent. Tout son héroïsme n'aboutira qu'à créer autour d'elle une atmosphère de tiers ordre, il faudra qu'elle se dépêche de mourir pour sauvegarder un rayon de cette beauté intérieure qui comporte toujours de la joie.

Combien plus vraiment sage, et peut-être en un certain sens plus difficile, le parti que prend Juliette. Plus humble, sa vie n'est-elle pas plus humaine, plus utile, plus profondément respectable ? Cependant il suffit d'affirmer ceci pour que l'inutile beauté d'Alissa revête soudain un éclat à côté duquel il nous semble que plus rien d'autre n'ait de clarté. Et si nous avons sangloté en l'entendant dire : «les lys des champs, mais Seigneur où sont-ils ?», ne comprendrons-nous pas «un rêve si haut que tout sentiment humain le ferait déchoir», n'admettrons-nous pas avec elle que «tout ce qui pourrait être héroïque se rétrécit dans le bonheur» ?

Qui voudrait approuver Alissa ou la blâmer ? Elle peut nous irriter terriblement, cette Marie qui met tant d'obstination à se faire Marthe ; mais comment nous empêcher de pleurer de sa détresse, au plus profond de nous-mêmes, à ce cri déchirant : «Seigneur, entr'ouvrez un instant devant moi les larges vantaux du bonheur» ? On pourrait objecter que cette volonté d'impossible qui mène naturellement à la mort ne saurait être qu'une faiblesse, comme tout ce qui n'est pas «dans le sens de la vie». On oublierait que c'est nous qui disposons du sens à lui donner, puisqu'elle n'en a pas par elle-même.

La sublime absurdité d'Alissa peut se défendre, même en dehors de la foi. Difficilement, il est vrai, car elle finit par trop douter. Or, dans les domaines où il n'y a pas de vérité démontrable, on n'a raison que si l'on est exalté par une certitude.

A la considérer par le dehors, cette douce Alissa n'est guère moins inhumaine que Michel. Jérôme n'est-il pas une aussi pitoyable victime que Marceline ? Et ne serait-ce pas plutôt Jérôme que nous admirons, Jérôme qui met tout son héroïsme à servir celle qu'il aime comme elle veut être servie. Alissa, Michel, par quel fantôme de votre esprit êtes-vous égarés ? En vous et autour de vous, quelles sont les forces déviées qui causent tant de ravages ?

Cependant songeons que le génie, que l'intelligence, que la passion ne sont pas autre chose que des forces détournées, captées ailleurs, et que peut-être la force importe autant que son emploi.

L'erreur, ici, est dans la direction, et nul ne saurait prétendre qu'Alissa, que Michel aient été à eux-mêmes infidèles. Le désir de l'illimité les a entraînés ; Alissa, trop faible, a succombé. Que nous dira encore Michel ?

On ne peut pas, en lisant *La Porte étroite*, s'empêcher de songer à *Armanche*. Qu'on se donne la peine de relire cet autre livre où l'instinct sexuel étouffé, ou dévié, se fait orgueilleux souci de l'âme, et mène à la mort. Après la palpitante sincérité de Gide, il sera bien difficile de goûter, autour d'une situation analogue, le jeu élégant de Stendhal, de supporter la part de pose et d'attitude, l'imagination romanesque suppléant mal au sens poétique absent.

Le donquichottisme chez Henri Beyle (quelle occasion de déployer son goût pour les caractères à l'espagnole !), l'arbitraire dans le dénouement, nous feront apprécier davantage la profonde gravité morale du roman de Gide, la nécessité intérieure qui précipite les événements, cette fatalité dans les caractères sans laquelle il n'est point de véritable tragique. Nul emploi n'y est fait de la dissertation psychologique (méthode ingénieuse autant que facile), l'auteur est trop sûr de la vie de ses personnages pour condescendre à prouver leur logique par une démonstration de leurs rouages. Solidement autant que sobrement établis, les figures de second plan, le milieu, fournissent à la précision de l'équilibre total en renforçant la vraisemblance des personnes principales (non point leur vérité, qui n'en a nul besoin).

Que dans l'esprit du romancier *La Porte étroite* soit un plaidoyer contre la vertu, c'est ce qui paraît assez probable, encore que nulle tentative n'y soit faite d'incliner notre esprit en un sens plutôt que dans l'autre, car nous n'y saurions découvrir la moindre trace d'un apostolat à rebours. Bien au contraire. Et que par exemple la lecture d'un livre comme celui de M. Léon Blum sur *Le Mariage* soit venue nous dégoûter de la logique de l'auteur, et de la nôtre qui ne peut qu'y acquiescer, c'est d'une Alissa que nous prendrons prétexte pour préférer à tout bonheur trop facile la joie amère d'un vain sacrifice, la porte étroite dût-elle même ne pas mener à la vie.

Peut-on d'ailleurs poser avec une plus égale noblesse les deux données contradictoires d'un problème ? Ce n'est pas dans les conclusions ou dans le sujet, c'est dans le ton que réside la valeur morale et moralisatrice d'une œuvre littéraire.

Voici un livre de passion, violent et subtil comme il n'y en eut point depuis longtemps ; pourtant il coule strictement entre ses rives, tel un puissant fleuve endigué, et ne crève ses contours en aucun endroit. Sa parfaite mesure l'apaise. Est-ce parce qu'il n'est pas bruyant qu'il ne serait pas entendu ?

129-V-8

EM. GLOX

(Le Figaro, 1^{er} octobre 1909)

Qui était M. Glox ? Peut-être un de nos lecteurs comblera-t-il notre ignorance complète quant à l'identité de l'auteur de cette notule, dont *Le Figaro* ne s'est d'ailleurs pas contenté puisque, deux mois plus tard, son critique attitré consacrait un feuilleton entier à *La Porte étroite* (voir l'article suivant).

Il y a, dans le roman publié par M. André Gide sous le titre *La Porte étroite*, des qualités de premier ordre, une rare noblesse de sentiments, une émotion contenue, ramassée, d'autant plus forte qu'elle est exprimée avec plus de mesure et de discrétion. Ajoutez à cela une très touchante anecdote qui est bien conduite, et vous aurez les éléments d'un fort bon roman dont le seul défaut est que les lecteurs de notre temps sont absolument incapables de le comprendre : allez donc faire concevoir à des hommes du vingtième siècle que des amants, au sens chaste et cornélien du mot, ayant lu et médité cette phrase du Christ : « Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite », en concluent qu'ils doivent briser un amour très sain, très pur, qui ne peut plus nuire à personne, uniquement pour offrir au ciel l'hommage du plus douloureux des sacrifices volontaires. Nous sommes trop mécréants — ou nous ne le sommes pas assez — pour admettre que le ciel se réjouisse de sacrifices aussi inutiles.

130-V-9

MARCEL BALLOT

(Le Figaro, 29 novembre 1909)

Né en 1860, ancien avocat, ancien président de l'Association syndicale des Critiques littéraires, auteur de quelques pièces jouées, Marcel Ballot est alors titulaire du feuilleton hebdomadaire « La Vie littéraire » du *Figaro*, magistrature qu'il exerça longtemps...

LA PORTE ÉTROITE, PAR M. ANDRÉ GIDE

M. André Gide est un très noble et très pur écrivain. De parti pris, il se tient maintenant à l'écart de la mêlée littéraire ou, au moins, de cette « Foire sur la place » que nous évoquait naguère le biographe de *Jean-Christophe*. Aussi bien n'est-il pas sans quelque parenté avec M. Romain Rolland et, si l'on veut, avec M. Gustave Geffroy. Toutes différentes, toutes divergentes même que soient la manière et la tendance de ces trois auteurs, ils se ressemblent, en effet, par leur conception sérieuse de la vie, par leur morale un peu austère et par une sorte de gravité rude auxquelles ils savent allier l'art le plus scrupuleux et souvent le plus raffiné. Il semble, d'ailleurs, que M. André Gide ait lui-même écrit dès 1905 leur commune profession de foi et on nous permettra d'en transcrire ici quelques lignes, car ces brèves formules nous aideront à mieux comprendre les singulières beautés ou, pour mieux dire, les beautés sin-

gulières de *La Porte étroite*.

«Aujourd'hui surtout», disait-il, «je ne crois pas possible de séparer les questions éthiques des questions esthétiques. Une littérature n'est viable que si elle représente non seulement une manière de se comporter en face de l'art, mais encore de se comporter devant la vie.» Relisez les poèmes ou les récits de M. André Gide, *Le Voyage d'Urien* ou *Les Nourritures terrestres*, *Saül* ou *Philoctète*, *Le Roi Candaule* ou *Le Prométhée mal enchaîné*, *L'Immoraliste* ou *La Porte étroite*, vous constaterez qu'ils tendent tous à une interprétation philosophique autant qu'artistique de l'être, de la destinée humaine et du mystérieux Univers. Vous le constaterez particulièrement en ce dernier ouvrage sur lequel plane un assez étrange idéal de renoncement stérile et de farouche sainteté, — idéal si déconcertant que la femme qui lui fait tant de vains sacrifices va, sans doute, comme à nous, vous paraître bien irréaliste. Mais ce sera le moment de nous remémorer comment M. André Gide s'expliquait, il y a quelques années, sur la décadence du roman : «Un des signes de ce déclin, c'était, selon lui, l'impuissance des romanciers à créer des caractères neufs, car le signe des grandes époques est, au contraire, d'en avoir su créer. Ces caractères nouveaux n'apparaissent que lorsque l'état des mœurs leur permet de se former. En attendant, les romanciers vivent sur une *bibliothèque* de caractères déjà connus et leur rôle se borne à feuilleter les œuvres antérieures. Or, nous avons suffisamment scruté les caractères qu'on nous avait légués. Les jeunes gens naissent avec d'autres étoiles sur leur tête» — hum ! M. Gide se porterait-il garant de ce bizarre phénomène cosmique ? — «et nous sommes à une heure où de nouveaux caractères sont possibles. Je crois», concluait-il, «que nos jeunes romanciers sont pénétrés de cette vérité ; c'est pourquoi j'ai confiance dans l'avenir du roman de demain.»

Faut-il s'étonner, après cela, qu'il ait aussi voulu prêcher d'exemple et qu'il se soit ingénié à créer un caractère neuf ? Malheureusement les caractères neufs sont, par définition, un peu exceptionnels et l'exception s'écarte de la vraisemblance, sinon de la vérité. M. Gide n'aura donc pas trop de tout son talent pour nous persuader — ô mystique héroïne de *La Porte étroite*, ô trop quintessenciée et sublime Alissa, — que vous n'êtes pas une créature de rêve. Il y parviendra, cependant, et, sous le charme de ce talent aussi subtil que loyal, nous ne douterons plus de votre existence, nous admettrons que vous ayez pu concilier la rigidité protestante avec une passion si exaltée, avec un si ardent amour que les pages posthumes, où ils s'analysent, nous font quelquefois songer aux lettres éperdues de *la Religieuse portugaise*. Nous croirons un instant à la possibilité du sentiment qu'on nous décrit et qui ne saurait se satisfaire qu'au delà de lui-même, — se réaliser qu'en Dieu.

Tout sera, du reste, harmonieusement combiné pour entretenir notre illusion. Les premiers chapitres, d'une si vivante et si nette réalité, nous introduiront dans un milieu familial de dignes calvinistes havrais chez qui la ferveur religieuse n'exclut ni le goût de la culture ni la finesse de l'esprit. Le hasard y

aura jeté une créole voluptueuse et légère que nous verrons s'en évader au bras d'un amant de passage. Ce sera la mère d'Alissa et de sa plus jeune sœur Juliette. De l'inconduite maternelle Alissa aura gardé un souvenir fait de répugnance et d'effroi, une secrète prévention contre l'Amour ou tout au moins contre la Chair. Et c'est alors que, justement, elle s'éprendra d'une tendresse passionnée pour son cousin Jérôme qui avait été le premier à comprendre et à consoler son humiliante douleur filiale. Mais il s'agit ici d'un légitime amour que le mariage doit consacrer. La pieuse Alissa s'y peut donc abandonner sans scrupule. Elle y voit même un moyen de se sanctifier et de sanctifier celui qu'elle aime. Côte à côte, ils s'éloigneront « du chemin spacieux et de la porte large qui, d'après les Écritures et le bon pasteur Vautier, mènent à la perdition ». Ils graviront, appuyés l'un sur l'autre, la voie resserrée des élus, ils franchiront « la porte étroite qui, seule, conduit à la Vie », et, heureusement pour Jérôme, la jeune fille n'a pas encore découvert que cette porte étroite est de celles « où l'on n'entre pas deux de front ».

Mais entre Alissa et lui l'esprit d'abnégation chrétienne — notez que ce pourrait être aussi le profane altruisme ou le simple amour fraternel — va dresser un premier obstacle. La sœur aînée s'avisera que l'aimable Juliette aime aussi son cousin ; et, prête à se sacrifier, Alissa retardera obstinément la date décisive des fiançailles. A cette ruse généreuse Juliette, dont le caractère plus impulsif et plus proche de la nature a néanmoins d'égales délicatesses, répondra en sa hâtant de faire un mariage de raison. Comme elle est de ces âmes qui se plient aux événements et ne prétendent pas les diriger, elle trouvera même un bonheur relatif auprès de l'honnête viticulteur qu'elle vient d'accepter pour mari ; et tout ce petit roman, sur lequel le livre aurait pu se fermer, nous est conté avec une grâce exquise, en un style familier, limpide, se prêtant aux nuances les plus rares de sentiment ou d'expression.

Il semble donc que désormais rien ne doive séparer Jérôme d'Alissa, mais celle-ci continue à gagner du temps. Jusqu'au mariage de sa sœur, elle tient le jeune homme à distance. Sur ses conseils, il voyage, et, si les lettres qu'il reçoit d'elle témoignent encore d'un tendre attachement, d'une précieuse communion intellectuelle, certains passages y paraissent volontairement évasisifs et nous sentons s'y exalter un grandissant mysticisme. Tout prétexte devient bon pour reculer l'instant de se revoir et aussi de contracter un engagement officiel, — engagement qu'Alissa prétend superflu et indigne d'eux. Après le mariage de Juliette, elle met en avant la santé de son père qu'elle se reprocherait de laisser seul. Et toujours suivent des rêves de perfectionnement moral ou d'amour supraterrestre. A Paris, où il poursuivait ses études, au régiment où il vient d'accomplir son service militaire, le pauvre Jérôme passe par des alternatives d'enthousiasme et d'anxiété. Il essaye de s'élever au diapason de son amie et n'y réussit pas toujours. Mais qu'importe ! Ne va-t-il pas rejoindre Alissa et, en sa chère présence, toutes appréhensions ne s'évanouiront-elles pas ? Hélas ! Il est venu à la jeune fille d'autres scrupules. Elle

craint maintenant d'être trop âgée pour lui ; elle a peur non de le moins aimer, mais de l'aimer autrement. Pendant cette triste promenade le long de la côte d'Orcher, leurs mains moites et lasses se déprennent soudain, comme par un tacite accord, et Alissa se demande si ce ne fut pas là un geste symbolique. Et chacune des entrevues qui suivront, soit à l'enterrement de la brave miss Ashburton, soit dans le verger jadis si riant de Fongueusemare, ne fera qu'ôter à Jérôme quelque joie ou quelque espoir. En écoutant Alissa dire que la sainteté lui semble bien préférable au bonheur, il sentira que l'âme tant aimée lui échappe et prend son essor vers les cieux. Pour ne pas tout perdre d'elle, il s'efforcera encore de la suivre et de l'imiter, de s'associer docilement à sa fanatique ascension. Ce ne sera pas encore assez, car Alissa ne veut pas qu'il soit ramené à Dieu par le seul amour de sa créature, et Jérôme va connaître une plus cruelle épreuve. Tout ce qu'il aimait en Alissa — beauté, culture, élégance et largeur d'esprit —, elle feindra de ne le plus posséder. Quoi ! Cette dévote de province au corsage plat, aux cheveux tirés, cette vieille fille pour qui les petits manuels de piété ont à présent plus d'attrait que les paroles brûlantes de l'Imitation ou que les magnifiques vertiges de Pascal, ce serait la même Alissa que Jérôme a si tendrement formée, admirée, adorée ? Qu'elle se félicite et triomphe : ce coup suprême a porté ! Dupe de sa volontaire « dépoétisation », Jérôme la quittera guéri et il partira pour l'École d'Athènes sans zèle, sans goût, mais souriant à l'idée de l'exil comme à celle d'une délivrance. Seule, Alissa continuera de souffrir silencieusement, de souffrir comme Jérôme n'a jamais souffert, car cette sainte, — et voilà ce qui fait la troublante beauté du roman de M. Gide, — est avant tout une amoureuse. Peu s'en faut même que, le jour où les circonstances la remettront une dernière fois face à face avec l'être aimé, elle ne laisse échapper son secret. Mais jusqu'au bout elle aura le courage de se taire et, usée, minée de souffrance, elle ira finir misérablement, dans une maison de santé, sur une table d'opération. C'est seulement par les quelques cahiers de son journal intime que Jérôme apprendra toute la vérité. Il pourra alors mesurer les élans, les luttes, les angoisses, les défaillances de l'âme d'élite qui voulut, à force d'amour, le hausser avec elle au-dessus de l'amour ; et on ne peut nier que ces feuillets d'outre-tombe où la passion palpite, crie, butte, se relève, puis retombe encore et se traîne, saignante, jusqu'à l'immolation finale, soient parmi les pages les plus fortes du roman contemporain.

Cela dit, et le critique s'étant ainsi mis en règle avec la valeur littéraire de ce très beau livre, nous passera-t-on d'avouer ici à quel point il nous semble morbide et malsain, combien cette révolte oiseuse contre les lois de la Vie et de la Nature nous rend l'héroïne peu intéressante, enfin combien à celle-ci nous préférons la droite et naïve Juliette, qui a, du moins, quelques raisons de se sacrifier et qui ne sacrifie qu'elle, sans tout ce déploiement de morale théocratique ou de puritain calvinisme. Mais je me rends fort bien compte que « la nouvelle Héloïse » de M. André Gide — car mieux qu'à celle de Jean-Jacques

ce surnom lui conviendrait — aura, au contraire, pour elle, tous les abstrac-teurs de quintessence, tous les curieux de complications et d'anomalies, tous les blasés des cénacles et des salons. Auprès d'eux, Alissa invoquera victorieu-sement la réflexion de La Bruyère qu'elle cite en son journal et qui explique, à la rigueur, son énigmatique attitude : « Il y a quelquefois, dans le cours de la vie, de si chers plaisirs et de si tendres engagements que l'on nous défend, qu'il est naturel de désirer du moins qu'ils fussent permis : de si grands char-mes ne peuvent être surpassés que par celui de savoir y renoncer par vertu. » Quant à nous, nous serions tenté de lui répondre, comme le prévoit M. Gide, qu'engagements et plaisirs étaient cette fois licites, qu'elle-même se les est interdits par un raffinement de vertu qui ressemble à une coupable aberration ; et volontiers nous lui rappellerions, en la modifiant un peu, une autre pensée empruntée à ce Pascal qu'elle aimait tant : « La femme n'est ni ange ni bête et, quand elle veut faire l'ange... »

131-V-10

JACQUES MORLAND

(Le Télégramme, 10 août 1909)

Jeune frère de Jean Marnold, qui fut un homme du *Mercur de France*, Jacques Morland avait mené dans cette revue, en 1902, une enquête sur l'influence allemande à la-quelle Gide avait répondu (parue dans le *Mercur de novembre 1902*, sa réponse a été recueillie au tome IV de ses *Œuvres complètes*). « Nietzscheen forcené » au dire de Léau-taud (qui le décrit comme « le type de l'homme malade, épuisé, déjeté, malsain même, de l'homme à régime, qu'un rien détraque et met par terre, qui se tient aux meubles pour marcher, qui ne dit pas un mot sans en être éreinté, sans volonté, personnalité ni caractè-re » [*Journal littéraire*, t. II, p. 234]), il avait préfacé les *Pages choisies* de Gobineau parues au *Mercur* en 1905. Il signe la note suivante dans le petit quotidien parisien *Le Télégramme*.

Parmi les meilleurs livres parus récemment, je vous ai déjà dit l'admiration que mérite le dernier roman de M. André Gide, *La Porte étroite* (*Mercur de France*). C'est une œuvre austère et profonde dont la manière rappelle le *Do-minique* de Fromentin. Alissa, la jeune fille qui devient, par amour, une héroïne du renoncement, est un caractère qui surprendra les gens frivoles ou attachés aux biens terrestres. On fera des reproches à Jérôme, son fidèle amoureux, qui n'ose pas dire les mots qu'il devrait dire pour mettre fin aux imagi-nations dont elle meurt. Curieuses amours, rétrécies par un devoir sublime et imprécis : « Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite », dit l'Évangile. Ce sont des enfants qui subissent l'empreinte de cette parole et qui se plient à la discipline qu'elle impose. L'esprit s'y résigne avec effort, mais le cœur a des cris que la froide raison étouffe. Il y a dans le journal de la pauvre Alissa de sublimes accents. *La Porte étroite* est un beau livre.

132-V-11

SÉBASTIEN VOIROL

(La Revue diplomatique, 7 septembre 1909)

Né en 1870, d'origine suédoise (de son vrai nom, Gustaf-Henri Lundqvist), poète de l'école «simultanéiste», Sébastien Voirol fut l'auteur du *Sacre du printemps* et de *La Sampane de l'Aurore*, ainsi que de nombreuses traductions d'œuvres suédoises. Il écrivait dans maintes revues (*Mercur*, *Phalange...*), et notamment dans *La Revue diplomatique*, hebdomadaire fort répandu dans le monde officiel et qui payait bien.

ANDRÉ GIDE : LA PORTE ÉTROITE

Le dernier ouvrage publié par l'écrivain le plus estimé d'entre ceux qu'on appelle toujours les jeunes est enveloppé d'un charme rare et en tous points, bien certainement, digne de son auteur. Si le sujet n'est pas entièrement neuf, du moins est-il traité ici avec un art qui ne connaît aucune défaillance ; et, grâce à la tenace poursuite des détails non seulement vrais, mais riches d'une lumière intérieure, il a gagné une profondeur, si j'ose dire, ailleurs toute superficielle.

Le conflit dans *La Porte étroite* naît de l'amour qu'éprouve la sœur de l'héroïne, Alissa, pour le fiancé de celle-ci. Alissa, que dévore l'idée du sacrifice, devient inapte au bonheur terrestre. Exquise et pitoyable, elle se déclare préférer la sainteté (quelle sainteté ? !) à toute autre joie. Elle devine «la détresse que recouvre le contentement plein de délices» et que tant d'autres regardent d'un cœur léger. Mais cette détresse ne résulte-t-elle pas surtout d'une disposition malade spéciale aux caractères religieux — ou littéraires ? Nous y reviendrons.

En lisant le roman douloureux de M. André Gide, on se demandera tout d'abord ce que l'auteur a eu plus particulièrement en vue. A-t-il voulu à son tour peindre une phase de l'universelle lutte contre l'amour, la passion que nos contemporains envisagent volontiers comme un funeste accident de la vie auquel on ne saurait encore échapper puisqu'on est trop faible ? Ou a-t-il voulu démontrer jusqu'à quelle aberration inhumaine conduit la vision des vertus préterhumaines que prône la morale chrétienne ? Sans doute, l'auteur ne veut pas conclure. Il ne prétend pas, dit-il ailleurs, que la neutralité (ou l'indécision) soit signe sûr d'un grand esprit ; il aime à bien poser des problèmes. Il invite à la généralisation ; il choisit de préférence des cas renfermant des idées très pressantes et d'intérêt très général.

L'auteur de *La Porte étroite* sait adroitement conquérir l'attention du lecteur parce qu'il écrit à la fois en penseur et en artiste. Peu d'entre nos romanciers peuvent prétendre à égaler son élégance ; et cette élégance on la retrouve à chaque instant, aussi bien dans les idées éparses — avec une remarquable cohésion — que dans l'expression et la tournure.

Et c'est un véritable régal pour un esprit tant soit peu averti de prendre connaissance des appréciations de nos plus connus critiques à propos de la

pièce *Le Roi Candaule*, insérées dans la seconde édition de l'ouvrage. Les uns veulent bien reconnaître «un certain agrément de style» à la présentation d'une légende que d'autres appellent «des spéculations si peu significatives». Aucun n'est seulement capable de s'y reconnaître et, partant, de reconnaître la valeur de l'écrivain.

Mais c'est au penseur que nous nous sommes proposés de nous arrêter un instant ici, non au styliste...

M. André Gide sait mieux que personne que ses œuvres laissent une impression d'amertume «comme un fruit plein de cendre amère ; pareil aux coloquintes du désert qui croissent aux endroits calcinés et ne présentent à la soif qu'une plus atroce brûlure, mais sur le sable d'or ne sont pas sans beauté».

Il pense en artiste souvent. Il est artiste. Le moindre bruit, le moindre parfum le réclame ; ses sens sont ouverts au dehors et rien de doux ne passe inaperçu de lui. Et c'est pourquoi il fait dire à son magnifique Roi Saül : «Fermez-vous, portes de mes yeux ! Tout ce qui m'est délicieux m'est hostile !» Sa pensée est trop subtile et nécessairement la souffrance doit naître de réflexions. Il a sondé les abîmes de la pensée sentimentale des hommes avant d'avoir écrit : «Attends tout ce qui vient à toi, mais ne désire que ce qui vient à toi... Ne désire que ce que tu as !» Dit-il bien ? Faut-il, au contraire, pour être heureux, savoir désirer au delà des possibilités ? Peut-être, pour une élite. Le désir revêt l'inaccessible d'une beauté quasi tangible au poète et au penseur. Toutefois, M. André Gide est avec son temps lorsqu'il avoue que c'est la sensation elle-même qu'il veut et non point sa représentation imaginative. Et il donne la leçon du déterministe en nous incitant à suivre nos sensations, à vibrer suivant leur succession ; ce qui arrive devait arriver, le contraire se serait produit et il eût fallu l'accepter de la *même* façon, avec la même disposition d'en jouir.

Faut-il dire ici — avons-nous bien le droit de faire une pareille critique ? — que dans son louable désir de démontrer le néant de toute opinion reçue, M. André Gide nous semble parfois dépasser le but !

Quelque belles que soient les œuvres d'art dont il a déjà doté la littérature française et quelque disposé que l'on soit à maudire l'influence et la prédominance des idées bien vues, il nous semble que de ses ouvrages se dégage un parfum, non immoral ou amoral, mais diabolique !

En artiste, le penseur se complaît dans certaines exagérations ou dans certains raffinements d'apparence plus morbides que l'auteur ne le souhaite. Si l'auteur de *La Porte étroite* a su toujours faire preuve de simplicité et de grandeur en tant qu'écrivain, il n'a jamais manqué de donner à ses ouvrages un caractère mélancolique, une allure décourageante.

Il est certain que jusqu'à ce jour les écrits poétiques qui captivent l'humanité, intéressent et emportent, ont été faits d'éléments douloureux. Quiconque cherche dans ses souvenirs les poèmes humains qu'il a le plus aimés — *Manon, Paul et Virginie, Atala, René, Adolphe, Le Rouge et le Noir, Madame*

Bovary, je cite au hasard — verra apparaître la force de cet élément douloureux. Mais nul penseur de nos jours n'aura le courage de dire que de ce fait les forces humaines se sont accrues.

Le chef-d'œuvre qui n'a pas encore été fait, celui que les jeunes d'aujourd'hui peuvent espérer, c'est celui qui, dans une mesure semblable, séduirait les esprits en s'appuyant sur des éléments de joie et d'espoir.

Une telle création paraît encore presque invraisemblable, impossible, étant donnée la tendance générale des sentiments humains. Pourtant, c'est celle-là que nous attendons, et elle devra se produire sans la moindre négligence artistique. Sa beauté fera pâlir celle de toutes les œuvres tristes qui nous ont formés. Il faut que quelqu'un trouve la force de l'écrire. Et je ne vois aucune raison pour qu'elle ne tente pas le grand et probe styliste qu'est M. André Gide !

(La suite de ce Dossier au prochain numéro)



ANDRÉ GIDE

par

SIMON BUSSY

*(Portrait reproduit en frontispice de la Bibliographie de l'œuvre d'André Gide
de Raoul Simonson, Maestricht : Boosten & Stols, 1924)*